

LA VOIE DU SOLEIL

Il fait chaud, chaud et sec. Des champs s'étendent à perte de vue, et l'horizon n'existe pas. Au milieu d'une culture, un homme sue, courbé pour ramasser quelque chose. Environ une minute plus tard, il se redresse, une poignée de racines marron et longues à la main. Il lève la tête. Il paraît plus jeune dans cette position. On pourrait lui donner approximativement seize ans, peut-être dix-sept... Il faut dire que sa grande taille et sa carrure impressionnante sont troublantes. De l'autre côté du champ, une silhouette agite la main. Le jeune homme se baisse alors pour attraper un panier posé à ses pieds et rempli de ces racines marrons. Il y ajoute la plante qu'il vient de cueillir, et s'en va à grandes enjambées en direction de la silhouette située à son exact opposé. Il marche vite, avec des pas légers et réguliers. Lorsqu'il arrive à la hauteur de l'autre homme, le décalage de taille et d'âge est frappant. Le jeune est fringant, grand et musclé, l'autre, son père, les cheveux grisonnants par endroits, est plus petit et commence à se vouter. C'est pourtant avec autorité que le père s'exprime, d'un ton sans réplique, qui intime le respect et l'obéissance.

-Appelle le village, le Soleil tombe.

Se pliant à l'ordre de son père, l'adolescent laisse son panier et sa récolte, attrape dans sa poche un petit objet incurvé, avec une ouverture de chaque côté. Il porte l'étrange instrument à ses lèvres, prend une grande inspiration et souffle dedans. L'objet produit alors un son grave et profond, qui semble porter à plusieurs kilomètres. Après avoir produit trois lentes sonorités, le jeune homme range l'instrument, attrape deux paniers en plus du sien, tous remplis de racines, et part de sa démarche rapide en direction du Soleil couchant. Son père le suit de loin, marchant avec moins d'aisance, et se retournant à de nombreuses reprises, comme pour s'assurer que personne ne les suit. Ils marchent plusieurs kilomètres durant, peut-être une dizaine, sans que le grand ne s'arrête ni ne montre le moindre signe de fatigue. Une heure après le coucher du Soleil, les deux hommes arrivent devant un petit village.

Père et fils avancent côte à côte - le fils ayant ralenti le pas pour attendre le père - puis s'arrêtent devant une case en terre, à quelques mètres d'un regroupement

de femmes et de jeunes enfants, assis autour d'un grand feu de camp, le regard dirigé vers le seul homme de l'assemblée. L'adolescent entre dans la petite bicoque, et le père allume un feu au fond de la case. La faible lueur éclaire alors une petite pièce circulaire au sol de terre battue, jonché d'une dizaine de mateïas tressés de paille, regroupés de façon à libérer de l'espace au centre de l'unique pièce, occupé par une vieille et minuscule table en bois, recouverte de pots en argile cuite. Les deux hommes déposent leurs provisions dans un trou creusé sous la table, caché par une trappe et contenant sûrement de maigres réserves de nourriture. Après avoir refermé la trappe, le fils sort, laissant le père seul dans la case.

Une fois dehors, le jeune homme hume l'air nocturne, les yeux levés vers les étoiles. Un sourire se dessine alors sur le visage du garçon qui semble, à cet instant, redevenir un enfant. Une minute plus tard, il se retourne et se dirige vers le cercle de femmes et d'enfants, qui a été rejoint par quelques hommes, jeunes et vieux, récemment revenus du travail des champs. L'adolescent s'assoit près d'une petite fille et d'un garçon de huit ou dix ans, qui l'accueillent chaleureusement en lui tendant un bol en terre dans lequel repose une infime portion de bouillie de mil.

- Tiens, Ilanga. On l'a gardée pour toi, dit le petit garçon en lui donnant sa maigre collation.

Ilanga commence par refuser, mais sous le regard insistant des enfants, finit par manger. Lorsque les derniers hommes du village les rejoignent et commencent à manger, le plus vieux, sûrement l'ancien du village, prend la parole, et tous se taisent, le regard rivé sur le doyen, oubliant tout ce qui les entoure. Même les adultes écoutent, avec la même attention que les plus petits. Quant à Ilanga, il prend sur ses genoux la petite fille et le jeune garçon, ferme les yeux, et les paroles de l'ancien semblent prendre vie sous ses paupières.

Le vieux parle longtemps, racontant une histoire de marins grecs essayant les tempêtes pour rentrer chez eux. L'ancien parle, et tous l'écoutent. Le temps semble figé sur cet instant d'innocence, que seules viennent troubler les exclamations enthousiastes des enfants. Ilanga garde les yeux fermés, caressant avec douceur les cheveux de la petite fille allongée sur ses genoux. Comme chaque fois qu'il écoute l'ancien, un vieux rêve se réveille en lui, et il se rappelle une chose qu'il lui avait dite : un soir, cet homme qui n'était autre que le grand-père d'Ilanga, l'avait pris sur ses genoux, et lui avait raconté l'histoire des Hommes. Alors, lorsque l'ancien avait

eu fini, Ilanga lui avait dit : « Grand-père, plus tard, je serai comme toi, je raconterai des histoires pour donner le sourire aux gens du village ». Ce à quoi le vieil homme avait répondu : « tu as donc bien des choses à apprendre ».

Au ton qu'emploie l'Ancien, tous comprennent que l'histoire est finie, et ils rentrent dans leur miteux logis, en repensant à Ulysse et ses mésaventures. C'est le seul moment de la journée durant lequel les habitants du village peuvent faire preuve d'un peu d'insouciance, et soulager leur esprit. Les contes du vieux sont pour les adultes la seule distraction, et pour les enfants, le seul moment où ils peuvent laisser leur imagination vagabonder, laissant les récits du doyen créer des images, qui, prenant la place de la réalité, s'impriment sur leur rétine. Tous ce qu'ils connaissent en dehors des champs, de leur village et de ce qu'ils voient, c'est l'ancien qui leur avait appris, telle une encyclopédie, une encyclopédie de la Vie.

Tandis que les enfants rentrent dans leur case en suivant leurs parents et leurs aînés, Ilanga s'attarde devant le feu, faisant mine de s'étirer.

Une fois tout le monde parti en dehors de son grand-père, il ouvre la bouche pour parler, mais le vieux l'interrompt en disant d'une voix grave :

« Viens me voir devant la case quand tous dormiront ».

Ilanga, satisfait, rejoint sa famille, en pensant à son grand-père maternel. Ilanga s'est toujours senti plus proche de lui que de n'importe qui d'autre. Cet homme a toujours été un modèle pour l'enfant, et il lui a toujours demandé conseil. C'est son grand-père qui a appris à Ilanga le monde et la vie tels qu'il les a vécus. Souvent le soir, ils se retrouvent devant leur case, et le vieil homme lui raconte l'Histoire, les récits qu'il a lus, et lui apprend à écrire. Il doit à l'ancien tout ce qu'il sait, il lui doit peut-être plus qu'à ses parents.

Ce soir-là, comme convenu, Ilanga retrouve son grand-père devant leur case. L'ancien se tait, attendant que son petit-fils parle. Alors, Ilanga se décide.

- Grand-père, commence-t-il, raconte-moi une histoire s'il te plaît. Une histoire que tu as lue.

- Malheureusement Fils, - la première fois qu'Ilanga avait repris son grand-père, celui-ci lui avait répondu ; peut-être que tu n'es pas mon fils, mais toi seul sait m'écouter comme tel. Depuis, Ilanga n'avait plus repris son grand-père, et savoure tous ces « fils » dont le qualifie le doyen – je t'ai déjà dit toutes les histoires dont je

me souviens. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Désormais, tu devras t'instruire par toi-même.

Ilanga se tait, stupéfait de découvrir que le savoir de son grand-père n'est pas sans limite.

- Tu découvres maintenant la faible étendue de mes connaissances. Fils, je vais te révéler mon secret. Avant de finir dans ce village, mon père était professeur. Il enseignait l'Histoire dans une école à quelques centaines de kilomètres d'ici, lorsqu'il a décidé de voyager à travers l'Afrique. Il a alors vu beaucoup de peuples différents qui lui ont énormément appris, et il a compris que c'était dans ces villages qu'il fallait un professeur. Il s'est alors installé ici, à Machweo, a épousé ma mère, puis durant mon enfance, il m'a appris tout ce qu'il savait, il a instruit le village, et est mort en me laissant le soin de faire de même pour la génération suivante. C'est ce que j'ai fait, sans me poser de questions jusqu'à ce que tu viennes solliciter mes connaissances et que je me rende compte que je savais trop peu de choses.

Quand je mourrai, ce sera à toi de transmettre le savoir aux générations futures, car si tu laisses ce village sans son professeur, il périra dans l'ignorance. Si tu me laisses mourir sans reprendre le flambeau, ce sera comme si l'unique ouvrage du village brûlait, comme si sa bibliothèque partait en fumée. En écho à ce que tu m'as dit il y a bien des années de ça, j'ai confiance en ton choix. Seulement, à toi de décider ce que tu veux leur offrir. Souhaites-tu leur enseigner ce que tu sais sans chercher plus loin quitte à ce que peu à peu, ce savoir s'éteigne, ou veux-tu les instruire de nouvelles connaissances que tu acquerras par toi-même ? À toi de voir. C'est ton choix, c'est ta voie.

Sur ces paroles, Ilanga retourne dans la maison en s'interrogeant.

Personne ne sait ce qu'il fit cette nuit-là, mais le lendemain matin, le jeune Ilanga avait disparu. Seul l'Ancien savait où était le garçon, et qu'il avait choisi sa voie, la voie du Soleil.

Fin

1617 mots (titre et mot « fin » inclus)